

Des récits ...

Aujourd'hui, neuf jours avant le bac, ou trois jours que j'ai arrêté de parler à Elisa par message. Elle est née un 31 Janvier mais le fête un 4 février. Derrière mon écran de téléphone que je fixe depuis maintenant dix minutes; et mon père qui m'appelle trois fois par jours, j'ouvre cette application devenue à la mode pour voir si elle n'a rien posté quelque chose de nouveau. Rien, cela fait maintenant 20h qu'elle a pris ses cadeaux en photo, et pourtant cela fait 72h qu'elle ne m'a pas répondu. Bon, j'ai totalement oublié de lui offrir un cadeau. La distance, me diriez-vous, ça peut aussi bien faire les choses en attendant de la revoir. Ce dimanche est encore plus pourri que tout les autres, encore plus pourri que les lendemains d'après Noël. Le temps ne passe pas, trois devoirs à réviser et pourtant je suis là immobile à attendre que le temps passe. En parlant de temps, les devoirs de Mme Blanchon sont vraiment longs pour ceux qui y mettent le coeur. Coeur que j'ai d'ailleurs perdu, je ne veux plus rien faire. Ça m'arrange de toute façon parce que les autres ne me proposent jamais de sortir. Oui, mon histoire se résume à un loup solitaire qui reste chez lui et qui ne fais rien, en attendant de revoir sa copine. Je crois que je me suis fait un nouvel ennemi, je suis encore en lutte, de toute manière cela ne fait qu'allonger ma très grande liste de combats. Cette fois ma victime ce sera: l'amour. Cet imbécile me fait subir chaque jour sa douce violence, en plus de la distance qui se moque de moi. J'ai atteint mon point de non-retour, mental fragile diront certain. Si seulement je pouvais m'asseoir sur lui, comme Rosa Parks l'a fait avec ce fauteuil de bus, en plus j' imagine qu'il serait tellement confortable. Ou alors, le boycotter en bouchant tous mes orifices pour qu'il ne puisse pas me pénétrer et ainsi préserver l'intégrité de mon coeur, il a déjà trop souffert. Le temps passe encore, j'ai écrit deux seulement deux paragraphes contre les huit attendus de Mme Blanchon. Si elle savait seulement qu'a l'intérieur de moi, en ce moment, on accueille la deuxième version de Verdun. L'ennemi, invisible, inodore et incolore s'est infiltré il y a déjà cinq mois. Ce me semblait une éternité. Je regarde l'horloge, 19h26, seulement une minute s'est écoulée depuis que j'ai écrit mon dernier paragraphe. C'est le chaos là-dedans et mon chat dort tranquillement. Une lumière s'allume, mon portable peut-être. Je jette un coup d'oeil bref et un nom apparait : ELISA. Soudain je me sens comme incontrôlé, mes doigts glissent tout seuls, une boule au ventre se fait sentir. Si je commets une erreur là, c'est la fin pour moi. Mes doigts continuent de glisser. Je venais de répondre à son message.

Mathias, classe de 631

Je me suis retrouvé dans la même petite ruelle où j'ai vécu il y a quelques années. Comment je me suis retrouvé par ici? Je ne sais pas. La ruelle semble toujours la même, toujours sombre et humide comme d'habitude, personne n'y passe. Il n'y a pas de bruit, exactement comme la nuit de mes 13 ans, c'est la nuit quand j'étais avec mes potes, on n'avait rien à faire, quelques uns d'entre nous ont bu, comme les autres soirées. Un jeune garçon passa à côté, quelqu'un m'a poussé dans la voiture, je ne savais pas ce qu'il s'est passé, je l'ai roulé dessus. Je dodelinai la tête pour sortir de mes souvenirs puis je levai ma tête. Ils sont là, le même groupe de personne, avec un jeune garçon au milieu. Ils ont bu, ils sont en train de se pousser et rigoler. Le jeune garçon, c'est moi, je me suis fait tiré dans la voiture, c'était moi qui conduisais la voiture vers le garçon. Je courus, en espérant que je peux l'arrêter. J'ouvris mes yeux, ma mère est venue me réveiller dans mes cauchemars. Elle me demanda si j'allais bien. Je ne sais plus c'est la combienième fois j'ai fait le même cauchemar depuis ma mère m'a emmené chez elle. Je me souviendrai toujours de la nuit, la nuit qui m'a changé.

Lulu, classe de 503

C'était donc lui, le fameux. Celui dont tout le monde parlait en cachette, de peur de se faire prendre et de mal finir, comme quiconque ayant osé avant. Celui qui était au cœur des rumeurs. C'était lui le « bad boy » dont j'avais eu vent de si nombreuses fois depuis mon arrivée dans ce nouveau lycée, il y a de ça quelques semaines. Il était le cliché du garçon à problèmes : un sourire inexistant sur un visage des plus antipathiques, jamais sans son perfecto, la cigarette pincée entre ses lèvres, et seul. Il était toujours seul. Mais ça ne semblait en aucun cas le perturber, cette solitude que toute autre personne aurait trouvé si pesante. Mais, pourquoi était-il comme ça ? Comment un jeune homme à l'origine comme tous les autres avait-il pu se transformer en un monstre de violence ?

Je ne cessais de me poser des questions, et ce, pendant plusieurs semaines. Plus le temps avançait dans l'année, plus souvent je le croisais dans les couloirs, à la sortie des cours, en réalité, partout. Il était partout où j'étais aussi. Il n'avait pourtant pas l'air d'être méchant, je me disais que ça devait être un style qu'il voulait se donner. Je ne sais pas pourquoi cette histoire m'obsédait autant. Je voulais des réponses à mes questions, mais je me faisais de doux rêves face à cela.

Les retards à répétition n'étaient pas du goût du CPE qui, pour me faire passer ce vilain défaut, avait décidé de me retenir enfermée dans une salle tout un mercredi après-midi. J'étais furieuse. Une colle à cause de retards, et puis quoi encore ?

Mais quand je vis la personne qui allait partager cette pièce sombre et lugubre pour cette expérience des moins réjouissantes, je me dis que le hasard n'existait pas. C'était lui, le bad boy. Encore ! je me rendis compte que je ne connaissais même pas son nom, je m'étais contentée de lui donner ce surnom ridicule.

C'était le moment, moi qui voulais toujours savoir tout sur tout, comprendre pourquoi les gens étaient ce qu'ils étaient, pourquoi ils agissaient d'une telle manière et ce à quoi ils pensaient. Il était temps pour mon petit côté enquêtrice de percer à jour tous les mystères et les secrets de cet intrigant garçon.

-« Salut. Moi c'est Lucie. On est collés ensemble je crois. »

Aucune réponse. C'était à la fois vexant et perturbant.

-« Et, toi, c'est quoi ton nom ? Pourquoi t'es là ? » Toujours rien. « Ca va être compliqué de ne pas se parler pendant tout ce temps alors qu'on est dans la même pièce tu sais. ». Il était obstiné à ne pas me répondre.

-« J'ai foutu une table en l'air parce qu'on n'a pas voulu me prendre en cours » a-t-il fini par me dire au bout de cinq minutes. « Et c'est Jérémy, mais appelle moi Jérem, juste Jérem »

La violence, encore et toujours la violence !

Après cette après midi passée, rien que nous deux dans cette salle lugubre privée de quasiment toute lumière naturelle, j'avais réussi à tisser un lien avec lui. On était presque amis.

Nous passions de plus en plus de temps ensemble, les traits de son visage se détendaient jours après jours, semaine après semaine ; il devenait sympa ! Le bad boy ne l'était plus vraiment. C'est incroyable comme avoir quelqu'un à qui parler, avec qui échanger, rire mais aussi pleurer pouvait avoir un effet si bénéfique sur quelqu'un.

C'est un jour où on se baladait sur les quais du fleuve en fin de journée que je lui ai enfin demandé : « Jérémy, dis, je ne t'ai jamais demandé pourquoi, avant tu étais si... violent »

Je le vis se renfermer d'un coup. J'avais peur de l'avoir heurté, d'avoir réveillé chez lui quelque chose des plus douloureux.

Il a passé des heures à me raconter son enfance absolument catastrophique, sa maman adorable et protectrice mais qui ne trouvait pas le courage de quitter un père pour le coup imbuvable, et très violent.

De plus il était seul, sans frère ou sœur pour partager ce malheur.

Tout devint clair. Avoir vécu dans cet environnement hostile et violent l'avait fait devenir exactement comme cela. Il n'employait comme moyen de communication que les coups, il n'avait pas connu autre chose, mais depuis quelques mois, à mes côtés, il avait appris. Il s'ouvrait, était plus agréable et pouvait même être drôle et affectueux parfois. J'étais heureuse de me dire que maintenant Jérémie n'était plus un loup solitaire qui errait seul dans ce monde où ne peut l'être.

Comme quoi on ne devient ce que l'on voit, mais il n'est jamais trop tard pour changer la donne.

Joséphine, classe de 503

C'était un soir de printemps, il faisait froid. Le vent battait la place déserte où un quadragénaire fumait sa cigarette du soir, tranquillement. Le soleil était déjà passé sous l'horizon depuis près d'une heure, et seul un lampadaire faiblard éclairait le coin de la scène. La fumée s'échappait rapidement, balayée par le souffle divin. L'homme avait l'habitude de dévisager les rares passants, et il ne fit pas exception lorsque quatre reptiles débarquèrent, troublant le calme de la place vide. Le plus grand s'approcha alors rapidement, lui demanda s'il avait un problème. Accompagné d'un sourire narquois, celui qui fumait répondit que sa tranquillité était troublée. Alors les autres se placèrent autour de lui, comme une assemblée autour d'un professeur. À la différence que ces intrus avaient plutôt l'air de vouloir le dominer.

La première injonction fut brutale, comme une langue de vipère qui claque. En quatre mots, on lui demandait une cigarette. La réponse, négative, fut suivie d'une insulte qualifiant ces quatre crocodiles. Alors un coup partit. Mais l'homme, refusant de ravalier sa fierté, continua à les dévisager, puis répliqua par un coup, accompagné d'une autre insulte. Alors les autres se jetèrent sur lui, leurs grandes gueules ouvertes, pour mordre.

Les conséquences sont tragiques. Un des animaux est mort d'une blessure fatale, sa mère le pleure. L'homme était champion de karaté, un seul coup a suffi. Ce dernier git sur un lit d'hôpital, il ne retrouvera plus jamais l'usage de son bras. Et pourtant c'est sa faute, tout autant que celle des autres. Être fier ne signifie pas dévisager, insulter et répliquer. L'homme a autant participé à la violence que les reptiles. On aurait pu éviter le drame, en agissant en suivant la non-violence.

François-Henri, classe de 634

Comment en étaient-ils arrivés là?
Cette question torturait son esprit.
Qu'avait-il donc fait pour mériter cela?
Même en cherchant tout ce qui avait pu se passer entre eux, il ne se souvenait de rien.
Rien qui pourrait expliquer cet enfer qu'ils lui faisaient vivre depuis des mois.

Il fut tiré de ses pensées par le klaxon d'une voiture qui avait manqué de le renverser.

En arrivant devant chez lui, il regarda l'écran de son téléphone, où s'accumulaient les messages.
Il voulait les ignorer, mais il n'en était pas capable. Une fois à l'intérieur, il ne parla pas à sa mère, pour qu'elle ne découvre pas les larmes qui perlaient au coin de ses yeux. Il regarda rapidement la place de son père sur le canapé, éternellement vide, puis disparut dans sa chambre, s'enfermant avec ses démons.
Épuisé, il s'allongeait sur son lit, laissant ses larmes couler et les geignements s'échapper.

Un jouet. Il était devenu un jouet pour eux. Combien d'autres avaient été tourmentés comme cela avant lui? Il ne savait plus les compter.
Il avait trouvé ça amusant, d'embêter les autres. Il n'avait pas compris qu'il leur avait fait mal. Il n'avait fait que suivre les autres.

Il se laissa bercer par les perles salées qui striaient son visage, s'échappant loin de tout cela, rêvant à une vie où il n'aurait pas commis toutes ces erreurs.

Il se réveilla en sursaut, affolé par la sonnerie de son portable. Il ne voulait pas retourner là bas, pas encore une fois. Il supplia sa mère de rester chez lui, prétextant une migraine. Elle le força à retourner en cours, et quand il fut sorti, il s'effondra à nouveau.

Regardant la route, il réfléchissait. Avait-il plus d'intérêts à affronter ses anciens amis, ou tout arrêter maintenant ?

Les vibrations dans sa poche le ramenèrent à la réalité. Paniqué, il le jeta par terre sans regarder les notifications injurieuses qui s'affichaient sur son petit écran, et l'écrasa de son talon avant de s'enfuir, courant vers une destination que lui-même ne connaissait pas.

Cléophine, classe de 503

1 mois plus tôt

Je surfais sur Facebook quand une photo de moi est apparue dans le fil d'actualité. La surprise m'a d'abord envahie puis elle a laissé place à la honte. Je ne sais pas comment ce cliché avait pu se retrouver sur les réseaux sociaux et surtout d'où il sortait. 3000 j'aime ... Tout le bahut a dû la voir. J'ai survolé les commentaires. Et j'ai pris conscience de la méchanceté des gens. Je me disais qu'on allait l'oublier, que ça allait passer ... comme d'habitude. J'ai refermé mon ordinateur et je suis allée me coucher.

Je me lève, les jambes tremblantes comme tous les matins depuis un mois. Je n'ose plus m'endormir le soir. Dès que je ferme un instant les yeux, des cauchemars horribles viennent me hanter. Alors je préfère endurer cette peur les yeux ouverts. Aujourd'hui encore, je vais devoir subir ce calvaire : les moqueries incessantes, les rires à mon intention et l'indifférence méprisante ... Je me fixe dans ma glace. J'aimerais croire que c'est un des miroirs déformant de la fête foraine. Mais non, c'est bien moi, la même fille qu'il y a trois semaines ... avec deux kilos en moins, les joues creuses et les yeux cernés ... A part ces quelques détails c'est bien moi.

J'entre dans ma salle de bain, me maquille et m'habille. J'enfile un pull large et un jean slim. En me voyant comme ça, on pourrait croire que rien ne s'est passé. Je prends mon sac et sors.

Dehors il pleut à verse.

J'arrive au lycée, trempée de la tête aux pieds. Je n'arrive plus à supporter qu'on se retourne à mon passage, qu'on rigole de moi et que des injures fusent de toutes parts. Il y a un mois, j'aurais fait le trajet avec ma meilleure amie, on aurait rigolé, divagué sur nos sujets préférés puis mon copain m'aurait étreinte, tout le monde nous aurait observés, jaloux. Mais ce temps est révolu.

Je préfère me réfugier dans les toilettes loin de tout ça. Je m'assois dans un coin sombre et sors mon journal intime. Je relis les premières pages, celles remplies de joie de vivre, celles où je racontais ma vie d'adolescente tout à fait normale. Soudain trois garçons entrent. Je me fais la plus petite possible. Mais en vain car c'est moi qu'ils sont venus chercher et ils savaient où me trouver. Avant, je rigolais avec eux mais maintenant tout a changé.

Le plus grand s'agenouille devant moi : « Qu'est-ce que tu fais toute seule ? Tu veux qu'on te tienne compagnie ? » Je ne bouge pas. Je ne parle pas et baisse les yeux. Il me force à le regarder : « Tu serais libre pour nous ? » Je ne saisis pas tout de suite le sens de sa question puis je repense à la cause de tous mes malheurs. Ce montage ... Je sens au fond de moi que si je ne pars pas très vite ça va dégénérer. Je me lève et cours vers la porte. Je l'entends crier qu'il n'en a pas fini avec moi.

Mes larmes coulent le long de mes joues, brouillent ma vue et se mélangent avec la pluie. Je continue ma course et sors du lycée sans prêter attention au gardien. Je vais me blottir sous le saule pleureur du parc où je déverse tout mon désespoir. Mon téléphone ne cesse de vibrer. Je ne prends même plus la peine de lire les messages. Je connais à l'avance leurs contenus. Des gens qui me traitent de salope, de pute et j'en passe.

Les feuilles de l'arbre ne laissent pas passer la pluie. Elles forment comme une barrière autour de moi. Je me recroqueville et me laisse bercer par la sécurité protectrice qui m'entoure.

J'aimerais pouvoir en parler avec mes parents. Mais ils ne voient pas que je vais mal. Ils sont dans leur petit monde où tout va bien. L'idée que j'aie mal ne leur traverserait même pas l'esprit. Ils sont aveuglés par leur égoïsme. Mes parents semblent ne plus savoir que j'existe. Je ne peux plus

compter sur mes amis et mon copain ne l'est plus vraiment. Qui me reste-t-il pour me confier, pour m'aider à porter ce fardeau ? Je pense parfois à aller voir une psychologue mais rien que l'idée de m'asseoir devant une personne inconnue pour lui raconter ma vie ne me plait pas. Je suis perdue. Enfermée dans ma douleur sans une once de lumière pour m'en tirer.

Je suis réveillée par mon téléphone. La sonnerie est différente, plus forte : un message de mon copain. Je m'assois et le sors de mon sac. Je clique sur le lien indiqué qui me transfère sur Facebook. Cela fait un bail que je n'y suis pas allée. Je lance la vidéo. Mes yeux s'embuent. Est-ce là sa façon de me quitter ? En postant une vidéo de lui embrassant ma meilleure amie ? N'aurait-il pas pu me l'annoncer en face ? M'envoyer un véritable message ? Il a préféré le faire savoir à tout le lycée d'abord puis à moi ensuite. J'avais confiance en eux deux ... Ils me trahissent à leur tour comme tous les autres.

Je frappe mon poing contre l'écorce du tronc. Je frappe aussi fort que je le peux. Je m'écorche la peau. Je laisse ma rage me dominer. Je crie aussi fort et longtemps que je le peux. Puis les sanglots prennent le dessus. Je me laisse glisser par terre. J'enfouis ma tête entre mes bras.

Je repense à ces moments passés avec lui. Notre premier baiser, quand il m'a attirée vers lui pour m'embrasser avant de prendre le bus. Son odeur sucrée qui imprègne tout ce qu'il touche. Son étreinte capable de me remonter le moral en un instant. Son rire. Ses fossettes qui se creusent quand il sourit. Tous ces souvenirs que je garderai de lui, de notre relation. Je me rends à présent compte qu'il n'est en fait qu'un garçon comme tous les autres, qui ne sort avec moi que pour mon physique. Un amour factice. Moi qui pensais que ses sentiments étaient réels. Notre longue relation n'aura été basée que sur des mensonges. Je rigole nerveusement. Je ne me sens plus moi-même ...

La nuit commence à tomber. Je décide de rentrer après avoir passé la journée entière à me morfondre sous cet arbre. Je me relève et titube sous la pluie toujours battante. J'arrive chez moi couverte de boue et transie de froid. Mes parents me saluent comme si de rien n'était. Ils ne se sont même pas inquiétés. Je monte dans ma chambre lasse de l'indifférence qu'ils me portent. Je prends une douche et attend qu'on m'appelle, allongée sur mon lit.

Je descends et m'assois à la table. Mon assiette fumante ne me tente pas. Je remarque que mes parents me regardent avec pitié. J'ai l'impression qu'ils ont quelque chose à me dire mais qu'ils n'osent pas. Mon père se lance finalement : « Nous avons remarqué que tes notes ont baissé ces derniers mois. Je veux bien que tu sois une ado comme les autres qui aime faire la fête et traîner avec son copain et ses amis mais concentre toi sur tes études un peu ! »

Justement je ne suis pas une ado comme les autres ! Je l'étais il y a quelques temps mais cette période est révolue. Je ne passe pas ma vie avec mon copain ... enfin ... mon ex-copain ... Et des amis je n'en ai plus. Alors si mes parents pensent que mes résultats chutent pour ces raisons ils se trompent sur toute la ligne. La colère bouillonne en moi.

Mon père reprend de plus belle, encouragé par ma mère : « Nous avons décidé de t'envoyer en pension à la rentrée des vacances de Toussaint. Peut-être que tu prendras conscience qu'il faut se mettre à travailler ! » Ma mère approuve d'un signe de tête.

Je hurle : « En pension ! Ouvrez les yeux bordel ! Ce n'est pas un internat dont j'ai besoin ! »

Je me lève furieuse et renverse mon verre d'eau dans mon assiette. Je fais tomber ma chaise. Je monte les escaliers que j'ai tant parcourus depuis mon enfance et gravis l'échelle qui mène au toit. Je m'assois sur les tuiles et replie mes jambes contre moi. Mon corps est parcouru de spasmes : je pleure.

Cela fait maintenant un mois que ce calvaire dure. Pendant ces quatre semaines, j'ai encaissé. Sans broncher. Sans me plaindre. J'aurais aimé essayer de trouver un moyen d'échapper à cette douleur morale qui me torture si violemment. La douleur physique n'aurait pas arrangé les choses. Elle m'aurait peut-être permis de m'échapper pendant un court laps de temps. Mais après tout serait revenu à la charge. Ma vie est devenue un véritable enfer. La douleur me déchire, me détruit peu à peu. Je suis à bout. La moindre petite chose en trop fait déborder le vase qu'est mon esprit. La décision de m'envoyer en pension, c'est cette goutte qui me fait craquer.

Je regarde le vide, attirée comme un aimant. Je ne pensais pas en arriver là. Mais je suis décidée à passer à l'action. Mon copain m'a quittée, mes amis m'ont abandonnée et mes parents me chassent : tout le monde me méprise. Ils m'ont prouvé que personne n'a besoin de moi, que personne ne tient à moi. Alors à quoi bon résister ?

Des gens qui marchent me regardent mais aucun d'eux ne pense à l'idée qui me traverse. Même sans moi la vie des autres continuera. Je me lève et m'approche du rebord. Je fixe le gazon du jardin et je me laisse tomber. Je me sens légère comme une plume, délivrée de tout le poids qui me pesait. Je tombe doucement vers une éternité libératrice. Un sourire traverse mon visage, le premier depuis un long moment. J'arrête de pleurer et respire un grand coup. Je heurte le sol. Le choc remonte le long de mon échine. Mes yeux se ferment. Je suis emportée vers un sommeil éternel. J'entends une dame crier, un chien aboyer, une voiture freiner, un enfant pleurer ... puis plus rien.

Je suis enfin partie.

Agathe, classe de 503

Ce matin était un matin comme tous les autres. Romain, qui était sur le chemin du lycée, passa au milieu d'un groupe de jeunes. Intrigué, il demanda ce qui se passait, et pourquoi tant de monde était attroupé. Comme personne ne lui répondit, il se ferrailla un chemin entre les adolescents. Plus il avançait, plus il entendit des coups et des hurlements. Ces cris devinrent de plus en plus distincts et audibles ; alors Romain comprit très vite que ce qu'il allait voir n'était pas joli. Il arriva très vite au cœur de l'action, et vit une fille se faire taper par deux garçons, sûrement plus âgés qu'elle. Bien qu'il vienne d'arriver, Romain en avait trop vu, et voulut intervenir. En tant que basketteur professionnel, il pouvait compter sur sa grande taille pour se défendre. Sauf que Romain cette fois-ci n'utiliserait pas la force de ses muscles mais celle de sa voix. Il prit alors son enceinte, qu'il avait toujours dans son sac et un mini micro, il mit le volume à fond et se mit à rapper. Les deux ados levèrent alors la tête et l'écoutèrent. En une seconde, Romain avait toute l'attention des ados portés sur lui et la fille put se relever. Au début il y eut des rires et des moqueries, mais les paroles de Romain étaient si touchantes, que même des passants sont venus écoutés. Sa chanson parlait de la non-violence, de l'assertivité, du harcèlement, de la confiance en soi et du respect de chacun. A la fin, les personnes avaient tellement honte de leur comportement passif envers la pauvre adolescente qu'ils n'ont même pas pensé à applaudir. Tout le monde reprit son chemin vers le lycée, mais d'autres histoires allaient sûrement arriver ; alors Romain garda son enceinte et son mini micro bien au chaud dans son sac, au cas où il aurait à s'en resservir.

Marion, classe de 631